


Matthieu Mégevand
La bonne vie

A painting of a man's face peering over a horizontal yellow bar. The man's face is rendered in a dark, almost black color, with his eyes looking directly at the viewer. The yellow bar is thick and textured, with visible brushstrokes. The background is dark and indistinct.

«Le Grand Jeu,
nous voulons le jouer à tous
les instants de notre vie.»

Flammarion
rentrée littéraire

La bonne vie

Matthieu
Mégevand



« Regarder à se crever les yeux, à éclater le crâne avec les yeux de derrière les yeux, de derrière la tête. »

L'homme qui écrit ces lignes tentera, toute sa courte vie durant, de *voir*. Né à Reims en 1907 et mort à trente-six ans à Paris en 1943, le poète Roger Gilbert-Lecomte – que raconte ce roman – est le fondateur avec René Daumal, Roger Vailland et Robert Meyrat de la revue *Le Grand Jeu*. Au cœur de l'émulation artistique des années 1930, il côtoie André Breton, Arthur Adamov ou encore Antonin Artaud et poursuit, tout au long de sa vie, une quête existentielle et poétique acharnée, accompagnée de prises massives d'alcools et de drogues. La littérature est pour lui considérée – au même titre que diverses substances – comme un moyen de dépassement de la condition humaine.

Loin de l'image d'Épinal du poète maudit, Matthieu Mégevand met en scène la vie de Roger Gilbert-Lecomte en cherchant à approcher son point d'incandescence – c'est-à-dire le moment où l'existence ne se suffit plus, se dépasse, surchauffe, et où l'acte créateur surgit. Au final, un destin d'étoile filante et un roman à son image : éclatant, lumineux, profondément existentiel et qui défile à toute allure.

Matthieu Mégevand est écrivain. Il a entre autres publié Ce qu'il reste des mots (Fayard, 2013) et Les lueurs (L'Âge d'homme, 2016). Il dirige les éditions Labor et Fides.

Flammarion

La bonne vie

Du même auteur

Jardin secret, L'Âge d'homme, 2007.

Les deux aveugles de Jéricho, L'Âge d'homme, 2011.

Ce qu'il reste des mots, Fayard, 2013.

Les lueurs, L'Âge d'homme, 2016.

Matthieu Mégevand

La bonne vie

roman

Flammarion

Pour les passages tirés de *Correspondance*
de Roger Gilbert-Lecomte : © Gallimard, 1971.

© Flammarion, 2018.
ISBN : 978-2-0814-2599-6

À la mémoire de Daniel Darc

À Sebi

1, rue Monticelli
Paris XIV^e

Le 20 janvier 1944

« Cher Ami,

Je ne sais si vous avez appris la mort de Roger Gilbert-Lecomte. Il est mort le 31 décembre dernier, à l'hôpital.

Le jour même de son hospitalisation, ou le lendemain – il n'en sut rien – lui parvenait une lettre lui annonçant qu'il hériterait de sa tante un demi-million ; mais cela, après tout, aurait seulement permis de le mettre en clinique pour quelques mois et n'aurait guère prolongé son existence ; d'ailleurs, il en aurait sûrement – généreux comme il était – distribué une bonne partie entre les amis ou pseudo-amis qui l'entouraient. Adamov télégraphia à son père à Reims qui, croyant (sur la foi de précédents) à un artifice pour lui extorquer de l'argent, ne se dérangea pas.

Vera est allée voir son corps à l'hôpital. Son visage était très beau, vieilli mais calme, et l'on voyait,

dit-elle, qu'il avait dû déjà payer beaucoup par sa souffrance. Elle a beaucoup regretté qu'on ne puisse prendre un masque, tant ce visage l'a frappée.

Il avait été emprisonné, il y a un an ou deux. Une vieille patronne de pension populaire l'avait recueilli et le soignait comme son enfant. Les gens du quartier l'aimaient beaucoup et se chargeaient pour lui de commissions délicates chez les pharmaciens. Ces derniers temps, dit Adamov, il était à de faibles doses et en meilleur état que jadis, brillant dans ses discours mais avec une pensée assouplie, élargie, moins fanatique qu'autrefois. Il venait juste de finir d'aider Adamov à terminer son livre.

Pourtant, je le considérais comme mort depuis dix ans, ayant cessé de le voir afin que notre amitié puisse demeurer ce qu'elle était ; je la préférais coupée net et limitée dans le temps plutôt que de la voir croupir et dégénérer. Je savais que s'il y avait eu le moindre espoir de renouveau, c'est lui qui m'aurait fait signe. Aussi, je me contentais de me faire donner discrètement de ses nouvelles (si l'on peut dire) de temps en temps.

Adamov (avec qui je n'avais aucune relation depuis longtemps) est venu me voir à cette occasion. Il veut s'occuper de recueillir, dans les papiers de R.G.-L., ce qui vaut la peine d'être publié. Je l'aiderai dans ce choix. Il y a là des poèmes, et des fragments du livre dont il rêvait depuis quinze ans, *Retour à Tout*. Je

crois pouvoir retrouver des textes qu'il avait écrits pour le quatrième numéro (jamais publié) du *Grand Jeu*, en particulier un article sur l'enfance (l'Enfant-Roi, l'Enfant-Dieu, l'Enfant-Sage ?). Il aimait les enfants. Il n'aimait pas la nature, le soleil, la vie, les fleurs des champs. Il n'aimait vraiment que les enfants.

Il était persuadé qu'une fatalité pesait sur lui, due à l'hérédité ; qu'il *ne pouvait pas* s'accepter tel qu'il était, se supporter, supporter la vie – sans la drogue. Au fond, bien que je l'aie toujours vivement contredit là-dessus, je crois que c'était vrai. C'est un peu comme si un cauchemar était fini. Je suis convaincu qu'une nouvelle chance lui est donnée maintenant. »

René Daumal

C'est très vite une histoire de destruction car la ville de Reims, après quatre années de guerre, est ravagée. Roger Gilbert-Lecomte a huit ans lorsque les premières bombes tombent sur la ville ; pendant toute la Grande Guerre il s'abrite avec sa famille dans une petite ville de la Marne, Épernay, puis à Givry-en-Argonne, plus à l'est. Sommeil anxieux ponctué de bruits d'obus, de mitraille, journées à surveiller les rugissements du ciel.

La famille Lecomte est épargnée et rentre à Reims dès la fin des hostilités. Ce n'est plus une ville mais un champ de ruines. La cathédrale, ensevelie sous ses propres gravats, soufflée, écorchée, ses gargouilles arrachées des chéneaux, ressemble à une immense tombe. Les façades des immeubles éventrées, les maisons ravagées, les trottoirs défoncés, les arbres coupés en deux, des gouilles remplies d'eau croupie trouent

les rues avec parfois, tout au fond, un cadavre décomposé. Les habitants repeuplent peu à peu la cité, balayent les décombres et rebâtissent. Roger grandit dans un paysage d'outre-tombe et voit – il ne lit pas dans les manuels d'histoire ni n'entend radoter un vieux grand-père – il voit de ses yeux vierges ce dont l'homme est capable.

Les existences se reconstruisent en même temps que les bâtiments. Edmond Lecomte, le père, travaille comme fondé de pouvoir et chef du contentieux de la maison de vins de Champagne Clicquot-Ponsardin, tandis que la mère s'occupe des enfants et du foyer avec la tante et la grand-mère maternelle, couturière et membre de l'Ordre de saint François. Entre confitures, soupes, effroi ravalé, maintien corseté, mâtines et vêpres, c'est la vie petite-bourgeoise qui s'empresse de reprendre son cours et de faire disparaître, la tête basse, les débris des combats, avec bien peu de fantaisie, et encore moins d'élan.

Dès sa réouverture, Roger est inscrit au lycée des Bons-Enfants, au centre de Reims ; c'est dans cette école en miettes dont les fenêtres n'ont pas de vitre mais du papier huilé, pas d'électricité mais du bois de récupération pour le chauffage, pas de toit mais des faux plafonds faits de tôles ondulées posées à la hâte, où s'agglutinent de jeunes hommes aux oreilles encore sifflantes du bruit de quatre années de bombardements, c'est là que Roger se révèle. Se révèle tout à la fois bon

camarade, solidaire, vaillant, apprécié de tous et même des plus âgés qui le respectent et le défient, mais aussi chahuteur, fort, brillant et dédaigneux, présent mais déjà ailleurs. Une forte tête, un meneur comme l'on dit, mais avec un détachement qui le singularise. Sur le point de remporter une partie de cartes ou de football, il plante là son assemblée et disparaît. Alors qu'un professeur fait l'éloge d'une de ses rédactions, il déclare l'avoir entièrement copiée et exige un zéro. Parfois, il entend rendre lui-même la justice et gifle un camarade d'au moins deux ans plus âgé qui martyrise un gamin. Le même jour, c'est au plus chétif des garçons de sa classe qu'il s'en prend, parce que celui-ci a fait preuve de couardise face au professeur. Ce qu'il hait plus que tout : les petites certitudes et la petite vie. Au même semestre, il est à la fois proposé pour le prix d'excellence – une dissertation sur Hugo – et pour le blâme – des grenouilles introduites dans le pupitre du proviseur. On se dispute sa compagnie, on l'écoute lorsqu'il prend la parole dans la cour du lycée, on opine quand il acquiesce, on s'insurge lorsqu'il s'indigne.

Un matin, ses camarades le découvrent les joues coupées de rage ; il brandit un morceau de journal chiffonné et pointe la chronique mondaine du journaliste Clément Vautel consacrée aux succès matrimoniaux de l'année. « C'est un bougre de vieux snob, une duchesse, un rond-de-cuir ! C'est comme cela qu'il use l'encre ? ! En barbouillant ce torchon de sucreries ! Vous croyez

que c'est ça dont on a besoin ? De bijoux, de divertissements ?! Et les boyaux qui fulminent, nom de Dieu ! Demain, j'en fais le serment, je prends le train pour Paris, je l'attends en bas de sa rédaction, et je lui plante un couteau dans les tripes ! » Roger, la bouche tordue de colère, est on ne peut plus sérieux, et il faudra la force de persuasion de plusieurs camarades pour le faire renoncer à son projet.

C'est au lycée encore qu'il rencontre ceux qui deviendront ses frères – ses *phrères*, écriront-ils, car on ne va tout de même pas se laisser comprimer par la règle, fût-ce celle de la langue –, Robert Meyrat, Roger Vailland, et l'année suivante, le plus important de tous : René Daumal. Ce sont des fils de petits-bourgeois rémois marqués par la guerre, la destruction, et qui passent cette première année de lycée à s'approprier, parcourant les décombres de la ville, chevauchant les trous de bombes, déterrants les obus non explosés et les ossements noircis, se défiant, et apprenant des autres tout ce qu'il y a à retenir d'une limite : parvenir à la repousser.

Robert Meyrat est le plus maigre, il a les sourcils tombants et les yeux globuleux, la tête ronde, l'esprit cabotin, et débute toutes ses phrases par « Je tiens d'abord à vous dire ». Roger Vailland a le front large et le nez busqué, un regard de fauve, c'est un caractère discret mais explosif, effacé la minute d'avant puis débridé celle d'après, ne rechignant à aucune

C R É E R
| | | | | | |
D É T R U I R E

Cet ouvrage a été mis en pages par



N° d'édition : L.01ELJN000832.N001
Dépôt légal : août 2018